

Abbé Claudius Fournier, Sauvetage de persécutés Le dialogue

Archives départementales de la Haute-Savoie, 162 J 18

Texte d'une pièce radiophonique, écrite pour une radio-V allemande, dont le héros est le curé d'un village français. D'après le témoignage d'un Juif allemand, sauvé par ce curé sous l'Occupation de 1942-1944, retourné en Allemagne après la guerre.

Radio de l'Allemagne de l'Ouest (Westdeutscher Rundfunk).

Abbé Claudius Fournier Sauvetage de persécutés

Manuscrit : Walther Meyer

Émission du samedi 23 février 1957, 9.35 à 9.55 heures
Dans la série « Des sauveteurs dans la détresse »

Personnages :

Wollgräber (également le récitant)

âge moyen, instruit, sérieux, d'une vivacité contrôlée.

Abbé Fournier

environ 60 ans, très simple, grande quiétude intérieure.

Pierre

début de la trentaine, peu causant, mais pas désagréable.

Julien

la quarantaine.

Joséphine

60 ans, aide au prêtre.

1^{er} Garde mobile

brusque, bruyant.

2^e Garde mobile

brusque, bruyant.

Traduction en français : Herbert Herz -
1993

Nota : Le nom du témoin (= le récitant) est fictif, dans le manuscrit allemand comme dans cette traduction. Son identité véritable nous reste inconnue.

Par contre, les personnages du curé de Vers en Haute-Savoie et de sa gouvernante sont bien réels.

Wollgräber : *De quand date cette histoire ? C'était fin 1942, quand les Allemands ont occupé toute la France. Et moi – Juif allemand - je devais fuir pour leur échapper. J'étais venu en France quelques années avant la guerre, en Allemagne j'aurais été bon pour un camp de concentration. La guerre est arrivée, et les Allemands envahirent la France, alors j'ai dû fuir à nouveau pour venir en zone non occupée. Et maintenant à l'occupation de la France toute entière, j'ai dû fuir pour la troisième fois devant mes compatriotes...*

À l'époque, j'avais trouvé refuge du côté de Lyon. La frontière suisse n'était pas très loin, alors j'ai essayé de passer en Suisse. Des amis m'ont amené jusqu'à Annecy, une ville dans les Alpes françaises. À partir de là, je devais me débrouiller tout seul. Il était grand temps, car cette région aussi était déjà occupée par les Allemands.

J'avais très peur et je devais faire très attention de ne pas tomber entre les mains de la Gestapo allemande ou de ses aides françaises – car ces deux là, il y en avait aussi. Et voilà ce qu'il m'est arrivé, qui j'ai rencontré sur un chemin dans la montagne. Un gendarme ! Un gendarme français.

Gendarme : (encore éloigné, il crie) Halte ! Ne bougez pas !

Wollgräber (récite) : *Il était à moins de dix pas de moi. Trop tard pour m'échapper. Il était armé. « C'en est fini » me suis-je dit en le voyant venir lentement vers moi.*

Gendarme : (ton bref, mais pas intimidant) Où allez-vous ?

Wollgräber : (bredouillant) Je... je voulais... je me suis trompé de chemin.

Gendarme : Je vois. Vous n'êtes pas de la région. Qu'est-ce que vous faites par ici ?

Wollgräber : (cherche désespérément un prétexte) Ah.... J'habite près d'ici chez des amis et alors en me promenant, je me suis égaré.

Gendarme : (lentement) Ah oui... Je comprends. Vous savez, c'est dangereux de s'égarer par ici.

Wollgräber : (étonné) Quoi ?

Gendarme : Vous n'êtes pas Français, n'est-ce pas ? Allemand ?

Wollgräber : (hésitant) Oui.

Gendarme : La frontière n'est pas loin... mais elle est sévèrement surveillée.

Wollgräber : Je voulais seulement....

Gendarme : (lui coupant la parole) Vous ne pourrez pas passer seul.

Wollgräber : (incrédule) Je... Voulez-vous dire que... que vous me...

Gendarme : (calmement) Voyez-vous les maisons là-bas ?

Wollgräber : Ce village ? Oui, je vois.

Gendarme : C'est Vers. Allez-y et demandez après l'Abbé Fournier, tout le monde pourra vous indiquer le presbytère.

Wollgräber : (n'arrivant pas à le croire) L'Abbé Fournier, oui... Alors vous ne me... et vous voulez même m'aider ?

Gendarme : J'ai seulement dit : allez à Vers et demandez à voir l'Abbé Fournier. Vous avez compris ?

Wollgräber : Oui et... je vous remercie beaucoup.

Gendarme : Pourquoi ? Je ne vous ai pas vu. Je ne vous ai jamais rencontré.

Wollgräber (récite): *Sur ces paroles, il fit demi-tour et s'en alla. Je le suivis quelques instants des yeux. Il m'a fallu un moment pour réaliser que ce gendarme voulait vraiment m'aider. Alors je me mis en route sur le chemin qu'il m'avait indiqué. Que pouvais-je faire d'autre, que de lui faire confiance ? Bientôt j'arriverai dans ce petit village où une paysanne sur ma demande m'indiqua la maison du curé. J'ai sonné à la porte du presbytère.*

*(On entend à l'intérieur le son grêle d'une clochette.
Peu après, la porte s'ouvre.)*

Abbé Fournier : (calme, aimable) Bonjour. C'est moi que vous cherchez ?

Wollgräber : Oui, si vous êtes l'Abbé Fournier.

Abbé Fournier : Moi-même. Entrez donc.

(On ferme la porte. Le son est différent.)

Abbé Fournier : Est-ce que quelqu'un vous a envoyé vers moi ?

Wollgräber : (prudemment à mi-voix) Oui... J'ai rencontré quelqu'un – en dehors du village...

Abbé Fournier : Pas la peine de parler aussi doucement. Il n'y a pas d'oreille ennemie dans cette maison.

Wollgräber : Ah... Vous êtes donc informé. (soulagé) Ce que le gendarme m'a dit, c'est donc vrai.

Abbé Fournier : Un gendarme ? Ou un Garde mobile ?

Wollgräber : Non pas ce dernier. Un gendarme ordinaire.

Abbé Fournier : Ah oui, c'était Gabriel. Vous avez eu de la chance de le rencontrer, on peut lui faire confiance.

Wollgräber : C'est donc vrai ? Vous voulez vraiment m'aider ?

Abbé Fournier : Oui, naturellement. Pour commencer, vous restez chez moi...

Wollgräber : (lui coupant la parole, un peu déçu) Est-ce que je ne pourrais pas déjà aujourd'hui...

Abbé Fournier : Non, pour aujourd'hui c'est déjà trop tard. La nuit tombe.

Wollgräber : Mais la nuit, ça devrait être plus facile de passer la frontière !

Abbé Fournier : De nuit, les routes sont particulièrement surveillées. Et en dehors des routes, c'est dangereux ici en montagne. N'ayez pas peur, ici vous êtes en sécurité. Alors, venez...

Wollgräber : (hésitant) Monsieur l'Abbé...

Abbé Fournier : Oui ?

Wollgräber : Je dois encore vous dire... Je suis Juif.

Abbé Fournier : Et alors ? Par ici, montez par l'escalier.

Wollgräber : Attendez – J'ai encore quelque chose à vous dire.

Abbé Fournier : Quoi donc, Monsieur ?

Wollgräber : Je... je suis Allemand.

Abbé Fournier : C'est bien ce que j'avais pensé. Je vais maintenant vous montrer où vous pouvez vous reposer, vous devez être très fatigué. D'où venez-vous aujourd'hui ?

Wollgräber : D'Annecy.

Abbé Fournier : Ah oui d'Annecy ? C'est là que je suis né. Mais je n'y suis pas retourné depuis longtemps. Depuis que je suis curé ici, je sors rarement de Vers. Surtout depuis qu'il y a la guerre.

Wollgräber (récite) : *Me voilà donc en face de cet homme pour la première fois de ma vie. Deux minutes auparavant j'avais été un inconnu pour lui, dont il ne savait rien, et maintenant il me recevait comme un vieil ami, attendu depuis longtemps. Tout en me parlant, il monta l'escalier devant moi, puis s'arrêta devant une porte. Avant de l'ouvrir, il appela.*

Abbé Fournier : (frappant à la porte) c'est moi, Fournier.

(Bruit derrière la porte – Ils entrent)

Abbé Fournier : Mettez-vous à votre aise ici. Je vais vous apporter quelque chose à manger, vous devez avoir faim.

Wollgräber : (méfiant) Mais... il y a quelqu'un dans la chambre....

Abbé Fournier : Rassurez-vous, il est de votre bord.

Wollgräber : (rassuré, impulsivement) Un réfugié allemand lui aussi ?

Abbé Fournier : (calmement) Non, mais un homme en détresse, comme vous. (parlant dans une autre direction). Vous ne voyez pas d'inconvénient que ce Monsieur...

Pierre : (de loin) Comment pouvez-vous imaginer. (s'adressant à Wollgräber) Bonjour. Je m'appelle Pierre.

Wollgräber : Bonjour Pierre.

Abbé Fournier : Asseyez-vous. Je reviens et je vous apporte à manger.

(On entend des pas. Bruit de porte).

Pierre : (après un instant de silence) Vous pouvez faire confiance à l'Abbé Fournier.

Wollgräber : Vraiment ?

Pierre : Sauf si on vient perquisitionner, vous serez en sécurité ici. Mais n'allez pas vers la fenêtre.

Wollgräber : Oui, je comprends. Mais est-ce que ce n'est pas très dangereux, je veux dire pour le curé ?

Pierre : Dangereux ? Je crois bien.

Wollgräber : Vous savez... je suis Juif.

Pierre : Pourquoi vous me dites ça ? Ça vous gêne qu'un prêtre catholique vous vienne en aide ?

Wollgräber : Certainement pas mais...

Pierre : Parce que vous êtes Allemand ? (il rit brièvement)
L'Abbé Fournier dit toujours : ceux qui aujourd'hui en France doivent se cacher ou fuir appartiennent tous à la même nation : celle des persécutés.

Wollgräber : C'est donc ça qu'il dit. Est-ce que vous êtes chez lui depuis longtemps ?

Pierre : Depuis quelques jours. Ce n'est pas si facile de passer la frontière. Quelques fois il faut un peu attendre.

Wollgräber : Et il vous a gardé tout le temps chez lui ?

Pierre : Oui. Des fois il est venu le soir faire un brin de causerie.
(pause) Ça fait du bien, vous savez, quand on a toujours dû se cacher, d'avoir enfin quelqu'un à qui parler ouvertement.

Wollgräber : (en lui-même) Oui ça fait du bien.

(Bruit de porte et de pas dans la pièce)

Abbé Fournier : Voilà. Ce n'est pas formidable ce que je peux vous offrir : du pain, un peu de fromage, du bon, il est du pays. Et avec cela un verre de vin rouge.

Wollgräber : Mais je ne peux pas accepter, alors que vous manquez de tout.

Abbé Fournier : Mangez tranquillement, Monsieur. Ici au village, c'est plus facile qu'en ville. Bon appétit.

Wollgräber : Merci.

Abbé Fournier : Vous aimeriez sans doute ensuite fumer une cigarette, mais je regrette je n'en ai pas. Comme vous voyez, je ne fume que la pipe. À propos, Monsieur Pierre...

Pierre : En avez-vous trouvé un ?

Abbé Fournier : Oui, il viendra demain matin. (à Wollgräber) Peut-être sera-t-il disposé à vous prendre aussi. On va lui demander.

Wollgräber : J'espère que je ne vous attirerai pas d'ennuis, Monsieur l'Abbé !

Abbé Fournier : Dieu nous aidera. Ma gouvernante vous apportera un matelas tout à l'heure. Je regrette, il n'y a pas de lit.

Wollgräber (récite) : *Oui, c'est ainsi qu'il était, ce vieil homme large d'épaules à la tête de paysan. Il risquait sa vie en m'accueillant chez lui et s'excusait encore de n'avoir pas de lit à m'offrir. Je n'ai jamais dormi aussi bien et sans aucune crainte que cette nuit-là.*

Le lendemain, le curé est arrivé avec un inconnu. Après nous avoir dit bonjour, il nous présenta cet homme :

Abbé Fournier : Voici Julien. Il doit vous faire passer la frontière.

Julien : Quoi ? ils sont deux ? Vous ne m'avez parlé que d'un seul.

Abbé Fournier : Le deuxième n'est arrivé qu'hier soir. Vous pourrez bien le prendre lui aussi ?

Julien : (indécis) Je ne sais pas. Lequel dois-je passer le premier ?

Pierre : C'est moi.

Julien : Et l'autre ? Aussi de la Résistance ?

Abbé Fournier : (Après un court silence) Non Julien.

Julien : Quoi alors ? Pourquoi veut-il passer en Suisse ?

Abbé Fournier : Parce qu'il est Juif.

Julien : Je comprends.

Wollgräber : Permettez, monsieur l'Abbé. (à Julien) Je ne veux rien vous cacher. Je suis Allemand. Juif allemand.

Julien : Quoi, Allemand ?

Abbé Fournier : Julien, ce n'est pas ça qui compte.

Julien : Comment ça ne compte pas ! Je ne vais pas prendre des risques pour un Allemand !

Pierre : Mais vous avez bien entendu qu'il est Juif !

Julien : Ça ne change rien. Les Allemands ont tué mon père et déporté mon frère – peut-être est-il déjà mort lui aussi. Vous comprenez maintenant ?

Wollgräber : Monsieur l'Abbé, laissez-moi aller. Je ne veux pas vous mettre en danger.

Abbé Fournier : Vous restez ici... On trouvera bien un moyen.

Julien : Ne craignez rien de ma part, je ne vais pas vous trahir, ni vous, ni le Curé. Seulement, vous faire passer la frontière, non, cela, je ne le ferai pas.

Abbé Fournier : (calmement) C'est bon, alors vous prenez seulement l'autre.

Julien : A-t-il assez d'argent ? Je cours des risques et je ne le passerai pas à moins de cinq cents francs.

Abbé Fournier : (rapidement) Vous les aurez, vos cinq cents francs.

Pierre : Mais je n'en ai pas autant ! J'ai seulement...

Abbé Fournier : (lui coupant la parole) Ça ne fait rien, Julien aura son argent de toute façon. Quand allez-vous partir, Julien ?

Julien : (posément) À midi. J'attendrai à une heure exactement au carrefour de Sur la Côte.

----- (pause) -----

Wollgräber (récite) : *L'après-midi, après le départ de Pierre, le curé est monté dans la chambre où j'étais resté seul.*

Abbé Fournier : Je suis navré que vous avez dû rester. Ce n'était pas bien de la part de Julien.

Wollgräber : Je peux bien le comprendre, monsieur l'Abbé... (à mi-voix, à lui-même) mieux que je vous comprends, vous.

Abbé Fournier : Parce que je cherche à vous aider ?

Wollgräber : Oui... en tant que Français.

Abbé Fournier : Admettez plutôt que je vous aide comme chrétien.

Wollgräber : ... moi qui suis Juif.

Abbé Fournier : (après un court silence) Monsieur, je ne sais pas qui vous êtes ni d'où vous venez. Vous connaissez certainement le monde mieux et vous êtes plus intelligent que moi...

Wollgräber : (coupant la parole) Je vous en prie !

Abbé Fournier : (continue calmement)...mais je suis sûr d'une chose : en ces temps obscurs nous ne pourrions subsister qu'en nous aidant les uns les autres – autant que possible.

Wollgräber : Et si on découvre que vous aidez des fugitifs ? Et que vous les aidez à franchir la frontière ?

Abbé Fournier : Est-ce que vous-même ne vivez pas depuis des années en danger et constamment dans la peur ?

Wollgräber : Oui.

Abbé Fournier : Et Dieu ne vous a pas laissé périr. Pourquoi ne me voudrait-il pas du bien, à moi aussi ? Alors vous resterez ici chez moi jusqu'à ce que je vous trouve quelqu'un pour vous conduire à la frontière.

Wollgräber : Non, vous ne pouvez pas, ça serait trop dangereux.

Abbé Fournier : C'est vrai, dans ma soutane je ne passe pas inaperçu. Alors, on verra. Si je ne trouve personne, il n'y aura plus d'autre moyen.

Wollgräber (récite) : *Oui, c'est mot à mot ce qu'il a dit : « Il n'y aura plus d'autre moyen » que de s'engager lui-même, prendre des risques pour sauver un étranger. Combien était grand le danger auquel il allait s'exposer, c'est ce que j'ai compris quelques jours plus tard.*

Vers le soir, Joséphine, la gouvernante du curé, entra subitement dans ma chambre.

Joséphine : (en hâte, à voix basse) Vite, venez avec moi. Je vous fais monter au grenier.

Wollgräber : (de même, effrayé) Que se passe-t-il ?

Joséphine : On a une perquisition. Ils sont déjà en bas. Vous devez vous cacher.

Wollgräber : Perquisition ? qui ? des Allemands ?

Joséphine : Non, des Français, les Gardes mobiles, ils sont aussi mauvais. Vite.

Wollgräber : Tout de suite.

Joséphine : Si on vous trouve, ils emmèneront aussi le curé. Dans un village voisin, ils ont fusillé le curé parce qu'il avait caché des fugitifs.

Wollgräber : C'est terrible ! Est-ce que je ne devrais pas plutôt...

Joséphine : Vous ne pouvez plus sortir de la maison... Attendez, je vais regarder s'il n'y a personne dans l'escalier. (après quelques secondes, voix éloignée) Venez vite.

*(Bruit de pas de plusieurs hommes sur le plancher.
Voix fortes, retentissantes)*

1^{er} Garde mobile : (voix éloignée) Et là-haut ? Il y a encore des chambres là-haut ?

Abbé Fournier : Vous voyez bien, c'est le grenier.

2^e Garde mobile : Que du vieux fourbi ici.

1^{er} Garde mobile : Quelle est cette armoire ?

(Les pas durs se rapprochent)

1^{er} Garde mobile : Qu'est-ce qu'il y a dans l'armoire ? Ou bien est-elle vide ?

Abbé Fournier : (se rapprochant) Non, elle n'est pas vide.

(On entend secouer la porte de l'armoire)

1^{er} Garde mobile : Elle est fermée. Ouvrez.

Abbé Fournier : Je dois d'abord descendre chercher la clef. Il y a des habits sacerdotaux dans l'armoire.

1^{er} Garde mobile : (un peu embêté) Ah oui, ceux pour la messe.

2^e Garde mobile : (éloigné, il appelle) T'as fini, Jacques ? Viens, il n'y a rien ici.

1^{er} Garde mobile : J'arrive.

Abbé Fournier : Si vous voulez que j'aille chercher la clef...

1^{er} Garde mobile : Laissez tomber. (Il crie à l'autre Garde mobile) T'as regardé sur le toit ?

2^e Garde mobile : C'est fait. Il n'y a pas un chat.

1^{er} Garde mobile : Alors on descend. On va encore regarder dans la cave.

Wollgräber (récite) : *Dix minutes plus tard, le curé revient au grenier et me libéra de l'armoire.*

Abbé Fournier : J'aimerais que ce soit déjà pour vous la liberté pour de bon.

Wollgräber : (respirant difficilement) Monsieur l'Abbé... Vous avez dû mentir pour moi.

Abbé Fournier : (souriant) Dieu me pardonnera ce pêché. Quelle chance d'ailleurs que ce Garde mobile n'est pas un bon catholique.

Wollgräber : Pourquoi ?

Abbé Fournier : S'il l'était, il saurait qu'on garde les habits sacerdotaux à la sacristie et pas dans un grenier. (comme s'excusant) Vous savez, ça m'est sorti comme ça... Comme vous voyez, le Bon Dieu vous veut du bien.

Wollgräber : Vous aussi, Monsieur l'Abbé.

Abbé Fournier : Oui, à moi aussi.

Wollgräber (récite) : *À partir de là, j'avais le sentiment que rien ne pourra m'arriver. Je restai encore quelques jours au presbytère. Pendant ce temps, le curé cherchait un passeur, mais n'en trouva pas. Et alors, suivant ses propres paroles, « Il n'y avait plus d'autre moyen » : il se chargea lui-même de la tâche dangereuse de me conduire à la frontière, qui était très surveillée par la police et ses chiens spécialement dressés. Les deux heures qu'il nous fallut pour y aller furent les plus longues de ma vie. Lorsque le vieil homme s'arrêta enfin en regardant prudemment de tous côtés, je nous croyais déjà découverts. Mais nous étions seuls. Le curé leva un bras et désigna un arbre isolé, à peine vingt pas devant nous...*

Abbé Fournier : Cet arbre est exactement à la frontière. Au-delà, vous serez en Suisse... et en liberté. Cela sera mieux si vous faites seul ces derniers pas.

Wollgräber : (après un court silence, soulagé). Ça paraît tout simple maintenant : quelques pas, et je suis de l'autre côté.

Abbé Fournier : Que le Seigneur vous protège sur votre chemin. Je dois maintenant retourner.

Wollgräber : Vous ne voulez pas venir aussi ?

Abbé Fournier : (étonné) Moi ? Pourquoi passerais-je la frontière ?

Wollgräber : Votre vie est en danger... tous les jours.

Abbé Fournier : Je suis curé depuis si longtemps à Vers... et je veux le rester.

Wollgräber : De toute façon, quand la guerre sera finie, vous retournerez.

Abbé Fournier : Non, je ne peux pas.

Wollgräber : (sans le vouloir, parle plus fort) Pourquoi ?

Abbé Fournier : Pas si fort, Monsieur ! Peut-être y a-t-il quelqu'un près d'ici.

Wollgräber : Venez donc. Vous le pouvez...

Abbé Fournier : (coupant la parole à Wollgräber) Allez maintenant.

Wollgräber (récite) : *Il me dit adieu et s'en alla. Je me remis en route. Arrivé à la frontière, je me retournai une dernière fois. Sa haute et large silhouette avait disparu.*

Je n'ai plus jamais revu l'Abbé Fournier. Cependant, j'ai appris qu'après la guerre, il a fait construire une chapelle dans son petit village et tout près de là une haute statue de Marie qui regarde vers Genève en contrebas.

Ceux qui aujourd'hui franchissent la frontière dans la paix et la liberté peuvent voir ce monument, et peut-être un jour racontera-t-on l'histoire de ce vieux curé français qui, en pleine guerre, risquait sa vie pour sauver des Français menacés par des Français et des Allemands des griffes d'autres Allemands.

----- FIN -----